



LITTÉRATURE DE CHEZ NOUS

Bêche-à-tot

LÉGENDE DE LA FAGNE.



Le seul bruit qu'on entend dans la futaie est celui des coups de hache qui ouvrent les troncs des chênes, déchaussent les fûts élancés des hêtres. Le bois craque ; l'arbre se penche, il cède, il se renverse : les branches qui s'enchevêtrent se cassent en grand fracas ; enfin vaincu, le géant s'écroule, couché docile aux pieds du bûcheron exténué.

Bêche-à-tot en a vu déjà s'étendre ainsi plus d'un depuis le petit jour, car il est vaillant à la besogne. Il frappe en ce moment une bûche énorme et solide et, sous ses ahans vigoureux, le fer entame à peine la fibre résistante.

Par trois fois, l'homme s'y est repris et l'encoche ne s'ouvre qu'avec lenteur.

Entendant du bruit, maître Loup qui d'aventure prenait le frais dans ce ravin, s'approche :

— Eh bien ! bûcheron, l'ouvrage est rude ? Comment n'as-tu pas un aide ? Attends, je vais te donner un coup de patte.

— Gracieuse attention ! Et, ma foi, je ne refuse pas un service. Tiens, loup, élargis la fente au fur et à mesure que je l'approfondis. Mets la patte entre les deux lèvres... là, tu y es ?

Et le compère malintentionné, et qui caressait un vorace projet, y était si bien que Bêche-à-tot le tenait pris comme en un piège et que, malgré ses supplications, puis sa colère et puis ses cris, il scia la bûche : sur le dos du vieux, ainsi qu'une hotte de femme qui a été ramasser de la feuillée en automne, maître Loup, tout dépit, fit son entrée au village.

Près du calvaire, le couple — l'un portant l'autre — rencontra le censi des Aguesses :

— Par Saint-Aubain, mon patron, tu as là une fameusement belle brebis.

— Ce n'est pas qu'elle soit belle, censi ; mais pour être bonne, là, vrai, vous feriez toute la Thiérache et vous passeriez la Meuse encore jusqu'en Ardenne, que vous n'en trouveriez mie une pareille !

— Ah ! dit l'autre, désespéré par tant d'assurance. Il lui avait bien paru que la bête n'avait nul aspect d'un porte-laine. Il allait s'étonner de la longueur du museau, du poil sombre et des oreilles effilées ; mais Bêche-à-tot ne lui en laissa pas le temps :

— Elle n'est pas pareille aux autres, hein ? Ah ! je crois bien, va. Elle ne leur ressemble en rien ; en rien, vous entendez ? Chaque nuit, je dois la loger dans une nouvelle étable, car, au matin, je la trouve entourée de douzaines et de douzaines d'agnelets, au point que j'en ai vendu un chariot plein à la ville aujourd'hui déjà et que, dès demain, je m'en vais céder la mère et à bon prix bien entendu.

— Combien t'en donne-t-on ?

— Huit cents beaux écus, censi.

— Moi j'en ajoute cent.

— Mettez-en mille et c'est marché conclu.

Le loup rusé comprit le clin d'œil de Bêche-à-tot et, docilement, délivré de l'étreinte du tronc lui tenaillant les pattes, il se laissa passer un chanvre au cou puis suivit le censi. Maître Loup tâchait de cacher de son mieux son panache de queue entre ses jambes, de baisser ses oreilles pointues, de fermer les lèvres sur ses crocs menaçants et de donner à ses yeux le plus de douceur trompeuse qu'il lui était possible. Mais le censi avait d'autres pensées et, tout heureux, comptait déjà ses profits et aménageait en pensée toutes ses granges en bergeries.

A son arrivée à la ferme, le brave homme eut à plaider la cause du nouveau-venu que l'on ne manquait pas de trouver bien étrange pour une brebis. Toutefois on s'accorda sur ceci qu'une brebis aussi fantastiquement prolifique ne pouvait pas être semblable aux autres et, honorée de tous les égards dus à sa tant précieuse personne, celle-ci fut introduite par les bergers parmi la gent moutonnaire.

Et vous ne pourriez rêver la fête à laquelle maître Loup fut la nuit durant ! Repu, gavé, il en crut même, tant il fit d'excès, rendre son âme de vieux glouton.

A pointe d'aube, le censi, sur pieds plus tôt qu'à l'habitude, tire le verrou et veut pousser la porte.

Impossible ! Les cadavres en partie dévorés des pauvres bêtes qui toutes avaient tenté la fuite, s'étaient accumulés contre les panneaux et empêchaient d'ouvrir de l'extérieur.

Et le censi se réjouissait, le résultat dépassant de loin ses plus fructueuses conjectures :

— En a-t-elle fait, mon doux Jésus ! En a-t-elle fait ! Quel troupeau je pourrai mener en foire au premier jour !

A force de s'acharner de l'épaule et des poings, il entr'ouvrit petit à petit la porte, faisant juste assez d'espace pour que compère le loup, sauvé et le ventre copieusement garni, s'enfuit en ricanant et en laissant pour tout adieu à son hôte un éclat de rire narquois.

— Par la morbleu ! Je suis joué et volé. Bûcheron de malheur, ton compte est clair !...

Le censi était déjà sur la route qu'il achevait encore sa menace. A grands pas il marchait vers la maisonnette où gitait le garnement.

Celui-ci, de qui la femme préparait la soupe avant qu'il partit pour le bois, ayant vu accourir le censi, s'apprête à le bien recevoir.

Il décroche de la crémaillère le pot de fonte enfumée dans quoi bouillait l'eau ; répand un peu de celle-ci sur les bûches ardentes afin d'étouffer le feu dans l'âtre ; dépose la marmite sur les dalles au milieu de la chambre et, s'armant d'un fouet de roulhier, se met à frapper le liquide à furieuses cinglées.

— Que fais-tu là, fripon ? As-tu donc perdu la tête ?

— Moi ? Ah ! que nenni. Vous le voyez, censi : je fais bouillir mon eau.

— Hein ? Avec un fouet ?

Le censi trempe un doigt dans l'eau chaude, manque de se brûler.

— C'est que c'est vrai pourtant. Il faudra que je tente le procédé.

— Oui mais, censi, inutile d'essayer sans mon fouet : tout autre ne pourrait servir. Et je l'ai, je le garde.

— Mais en le payant bien ?

— Du tout, du tout. Du reste ce serait trop cher, même pour vous.

— C'est à voir. Combien ? Mille écus !

— Vous vous gaussez ! Mille écus mon fouet. Pour quinze cents, oui, peut-être, et encore, c'est bien parce que c'est vous.

— Soit, quinze cents écus, et comptant. Les voici.

Le souvenir de la brebis damnée était loin de l'esprit du censi. Confiant, une fois alignées sur la table les piles de pièces sonnantes, il regagnait sa ferme en courant, impatient d'éprouver le fouet magique.

Il eut pourtant beau frapper et frapper, faire claquer la lanière et émêcher le bout de corde, il ne parvint qu'à briser deux bols et à inonder la cuisine.

Après avoir subi l'orage d'une colère furieuse de sa femme, il reprit le chemin de chez Bêche-à-tot, bien décidé, cette fois, à ne plus se laisser bernier et à tirer une savoureuse vengeance des voleries du coquin.

Celui-ci, les outils sur l'épaule, sortait pour aller à l'ouvrage, à la *Hâte des Cheneux*, quand il vit au loin le censi dévalant la pente de la route.

Il rentre en hâte et trouve juste le temps de commander à sa femme un mutisme plein d'obéissance à tout ce qu'il dirait et, en l'occurrence même, de feindre une mort foudroyante, tant qu'il n'aurait pas donné un troisième signal pour la rappeler à la vie.

A l'instant où la porte s'ouvre, le bûcheron administre à sa femme une maitresse taloche qui la renverse et l'étend, comme morte, sur le sol.

— Malheureux, tu as tué ta femme !

— Ah, vous voilà, censi ! Oh, ce n'est rien, ce n'est pas la première fois. Elle meurt ainsi de temps en temps. Mais si j'en ai le désir, je peux lui rendre bientôt la vie. Tenez, je prends ce sifflet de buis et au premier signal, Catherine est dans mes bras.

Mais il a beau lancer l'appel le plus strident et le plus long, jusqu'à perte d'haleine, Catherine reste étendue, face sur les dalles rouges.

— Ah ! censi, j'ai bien peur. Elle ne m'entend plus cette fois, gémit le drôle. Et les larmes perlent entre ses cils déjà.

— Allez chercher le curé ! Quel malheur, censi, quel malheur !

A tout hasard, Bêche-à-tot siffle une deuxième fois : toujours un angoissant silence...

— Oh ! oui, l'on peut commander le cercueil ! Ma pauvre Catherine, ma bonne femme ! Et dire que c'est moi...

Sans plus de confiance, le son du sifflet étouffé par un sanglot, Bêche-à-tot renouvelle le signal. Docile aux recommandations de son homme, la Catherine, à ce troisième appel convenu, ouvre les yeux, s'agite, se relève et, inconsciente de ce qui vient de se passer, semble étonnée de la joie du bûcheron qui lui saute au cou, danse et se trémousse en une allégresse bruyante.

— Oh ! oui, mon bon sifflet, tu ne pouvais manquer de me sauver une fois encore et de faire revivre la vieille.

Moins d'une heure après, le censi ayant troqué le sifflet contre une somme rondelette encore de beaux écus s'en revenait chez lui,

sans plus le moindre souvenir de la vengeance dont il avait décidé de châtier Bêche-à-tot.

Arrivé dans la cour, le fermier y rencontre sa femme, occupée à émietter du pain qu'elle lançait par poignées à la troupe joyeuse et sautillante des poules et des poussins.

D'un seul coup du gourdin d'épine qu'une lanière de cuir attache à son poignet, il l'assomme et l'étend, morte aussitôt, sur le pavé du seuil.

Aux effarements, aux cris épouvantés, aux désespoirs de son fils, des valets, des bouviers, des servantes accourus en hâte, le censi, calme et souriant, donne pour seule réponse un long coup de sifflet, triomphant et impératif. Son regard ironique jouit au surplus de la terreur empreinte sur tous les visages.

Hélas ! rien n'y fit. Un deuxième, un troisième sifflement et d'autres encore, de plus en plus inquiets, haletants et pressés, ne purent réveiller la pauvre fermière ni consoler son homme.

Celui-ci, emmenant son fils, reprit une fois encore, avant que vinsent l'arrêter les gendarmes, le chemin de chez Bêche-à-tot. Rien n'eût pu désormais lui faire oublier sa vengeance ; et le drôle ne pouvait plus espérer berner le censi.

Ils trouvèrent le bûcheron en train d'œuvrer en une clairière et eurent tôt fait de le ficeler dans un sac solide de chanvre, tout semblable ainsi à un boudin croustillant de Noël.

Apaissé enfin et savourant le régal de sa vengeance, le censi dévale à sautillantes enjambées vers la rivière. Il tient les deux coins du fond du sac ; son flou serre à pleines mains le col bien noué, et de ce paquet brimbalant sortent les gémissements du rustre qui a déjà fait offre de sa vieille âme à Dieu, qui adresse en larmoyant à celui-ci force supplications de clémence et de rédemption pour tous ses péchés.

Sur la rive, le fermier des Aguesses et son valet donnent au ballot l'élan de quelques balancements, puis l'envoient s'effondrer en plein courant.

Un écumeux éclaboussement, un profond remous, enfin l'évasement concentrique des larges anneaux qui ondulent vers les berges et y viennent mourir avec un clapotement, puis plus rien...

Du moins, le censi et son garçon qui s'en retournent déjà, soulagés de la besogne d'expiation enfin consommée, n'aperçoivent plus rien au niveau des eaux vertes que les courses rapides des bulles blanches dans les sillages du courant. Cependant le sac, lesté du poids de Bêche-à-tot ne roule pas sur le fond de gravier. Un soc de vieux roseau tenace arase l'eau, et, comme si un miracle eût voulu

témoigner une fois de plus qu'il est un Dieu des marauds, la branche propice accrocha dans sa chute le sac lancé du bord.

En se cramponnant aussitôt à l'appui secourable Bêche-à-tot parvint à émerger petit à petit et quand il devina le censi suffisamment loin pour ne plus pouvoir l'entendre, il lança aux échos un appel désolé.

Sur le chemin un pâtre passait, ramenant au village un nombreux troupeau.

— Doux Jésus ! Que faites-vous là, malheureux ?

— Ah ! oui, plaignez-moi, dit la voix lamentable sortant du sac toujours solidement ligaturé. Les hommes sont bien méchants et moi bien à plaindre ! Figurez-vous qu'on veut me nommer maieur du village, que j'ai refusé et que, tant que je n'accepterai pas l'honneur, je serai ici abandonné en si périlleuse situation.

— Et vous refusez ? Que ne suis-je à votre place !

— A ma place ? Voulez-vous y venir, et demain vous êtes maieur.

— Vrai de vrai ? Certes, que j'accepte. Je cours décrocher ma barque au moulin et j'arrive.

Une fois libre et séché, Bêche-à-tot souhaita un amical bonsoir au berger qui, petit à petit, s'enfonçait et, trop lourd, faisait plier dangereusement la branche de roseau : bientôt en gémissant et en maudissant le vaurien qui l'avait mis là, l'infortuné disparut et roula au fond de la rivière.

La houlette à la main, le chien docile au côté, Bêche-à-tot ramena le troupeau à Sautour. Avant de rentrer, il rencontra le censi qui pensa devenir fou à la vue de ce revenant goguenard et souriant.

— Mais oui, censi ! En voulant faire mon malheur, vous avez fait mon bonheur. Voilà ce que j'ai trouvé dans la rivière : un troupeau de plus de cinquante têtes !... Et si vous me lanciez trois mètres plus loin, je ramènerais un carrosse d'or à six chevaux !

Et ses yeux brillants peignaient la splendeur des richesses entrevues en cette aquatique contrée de rêve.

Le censi et son garçon n'eurent plus de répit qu'ils ne fussent menés par Bêche-à-tot sur la berge à l'endroit où s'élevaient, cachés par les flots, les décors de féerie, les palais babyloniens...

En bon prince, Bêche-à-tot exauça les vœux ardents du censi.

D'un vigoureux coup de biceps, il le lança en plein courant, où le corps fit un grand bruit en s'étalant sur l'eau.

— Qu'est-ce qu'il dit? interrogea le gamin qui percevait le gloussement des bulles.

— Il dit que si tu n'arrives pas tout de suite, il ne te laissera rien!

Et le *valet* rejoignit son père dans un saut qui le jeta au milieu des merveilles, cependant que sur la rive, à gorge bruyante, Bêche-à-tot riait éperdument.

A partir de ce jour, il déposa la cognée, ne s'en fut plus en forêt s'éreinter aux rudes abattages des chênes.

Il rentra triomphant à la ferme dont, tous les maîtres étant disparus, il devint désormais le censi honoré et enrichi.

(1897)

PAUL ANDRÉ.



Chronique Wallonne

Congrès du Dictionnaire wallon

Il y a quelques semaines, dans Liège tout bruisant de parlars exotiques et de congrès cosmopolites, quelques hommes du pays se sont tranquillement réunis, à l'appel de la Société liégeoise de littérature wallonne, pour discuter l'élaboration du *Dictionnaire général de la langue wallonne*, comme on l'appellera. M. Nicolas Lequarré présidait. Il invite M. Albin Body à prendre place au bureau, et le président, M. O. Colson, tous enfin, témoignent au vénérable archiviste de Spa leur gratitude pour le zèle avec lequel il a rassemblé, pendant de longues années, des documents wallons.

M. Lequarré, après avoir rappelé le but de la réunion, qui doit être amicale en même temps que scientifique, donne la parole à M. Feller, qui présente un rapport très nourri et très spirituel sur l'utilité du dictionnaire wallon, sur les difficultés que rencontrent les travailleurs, sur l'intérêt philologique de nos patois. Ce rapport sera publié : vous aurez bientôt le plaisir de le lire. M. Feller sait par expérience que tout n'est pas rose dans le métier d'explorateur linguiste, et il pourrait ajouter quelques amusantes mésaventures à celles qu'ont contées, en des pays divers, le comte Nigra et d'autres.

Ajoutons toutefois que l'idée d'un dictionnaire est plus facilement admise par les habitants à interroger, qu'un travail de pure phonétique. Un de mes amis qui a fait des enquêtes phonétiques dans le Piémont m'a même assuré que le meilleur moyen d'éviter l'ahurissement et la défiance des villageois, était de dire qu'on préparait un dictionnaire, et de se présenter comme le révélateur des mots inconnus : un dictionnaire wallon-français, ou piémontais-italien, voilà qui est utile. C'est d'autant plus alléchant chez nous, que le dictionnaire — il faut en féliciter la Société — embrassera tous les parlars romans de la Belgique. Un Wallon que je voulais intéresser à l'œuvre future, me répondait non sans ironie : « Mais puisque vous savez le wallon, vous feriez bien ce dictionnaire tout seul ». — « Je sais le wallon de mon village, mais pas le vôtre, ni celui de Namur ». — « Ah! ce sera le dictionnaire de tous les

wallons ! » Et voilà un homme de plus qui comprend, ou du moins qui répond.

Quand on s'informe des termes archaïques, il n'est peut-être pas toujours inutile de dire aussi qu'on veut chercher « d'où les mots viennent ». Je ne dirai pas, avec un philologue allemand, que tout homme du peuple porte en lui un étymologiste qui sommeille. Mais un *Halore* (1) qui m'apprenait à nager, me contait comme une chose très drôle qu'un vieux professeur venait parfois l'interroger, examiner ses mâchoires et son crâne ; le vieux savant dit enfin au Halore que c'était pour chercher « d'où ses gens venaient ». De ce jour-là, le Halore estima fort le bonhomme qu'il avait presque cru fou, et il l'accueillit à mâchoires ouvertes. Tout lexicographe wallon sera bien accueilli aussi chez quiconque aime à savoir d'où viennent les mots, c'est-à-dire les choses, et la science de nos patois paie généreusement la peine qu'on se donne pour elle.

M. Feller nous a montré la comparaison de quelques formes wallonnes lui permettant d'expliquer le mot français *orvet* de façon nouvelle et plausible (*aurtvermis* = *cer d'or*). Rappelez-vous Gaston Paris commençant son étude sur *le Petit Poucet* par une citation de Grandgagnage, et vous verrez la philologie wallonne versant des filets de lumière sur le français envahisseur, sur la mythographie et l'histoire des mœurs. Je pourrais vous citer jusqu'à demain des recherches wallonnes suggestives : on n'explique pas parfaitement jusqu'ici la transformation du germanique *Kegel* en *quille* frç. Pourquoi ne pas chercher du côté wallon-lorrain ? Si nous disons *beye* aujourd'hui, n'est-ce pas parce que le nom de la boule, ou bille, aurait passé à la quille (autrefois *Keye* ?) par une sorte d'hypallage ? Et quelque vieux mot wallon encore vivotant çà et là n'a-t-il pas pu servir d'intermédiaire avant d'être supplanté ?

Un jour, ou plus exactement un soir, j'entendis une conférence sur la houille, par un professeur d'université, qui, au demeurant, est sans doute fort savant, et qui dit à peu près ceci : « Quant à l'origine du mot *houille*, Jean d'Outremeuse dit que la houille fut découverte par un certain *Hutos*... Mais, depuis qu'on a voulu m'expliquer que *haricot* venait de *faba*, je n'attache plus d'importance à l'étymologie. » Et les auditeurs, hélas ! de rire. Je sentis là combien la philologie est encore discréditée : que chacun donc, dans son coin, travaille à la servir, qu'elle s'impose au public par ses résultats, et les professeurs de géologie, au lieu de reprendre des plaisanteries surannées de deux siècles, iront un jour ouvrir le *Dictionnaire de la langue wallonne* pour leur édification.

(1) Tribu dont on ne sait si elle est d'origine wende ou celtique.

Ce *Dictionnaire*, il est encore dans les casiers et les fiches de la Société de littérature wallonne ; et au « Congrès », après avoir, dans la séance de l'avant-midi, caressé le long espoir et les vastes pensées, les membres se réunirent l'après-midi dans la bibliothèque de la Société. M. Oscar Colson en dit avec ferveur tous les mérites, il expliqua devant ses casiers neufs la bibliographie wallonne. La Commission du Dictionnaire (MM. Doutrepont, Feller et Haust) exposa ses procédés, l'exemple excellent de la Suisse romande, les matériaux du *Dictionnaire* et les lacunes d'information qui restent à combler ; elle rédigea des questionnaires. Espérons que tout le monde mettra à remplir ces questionnaires un peu de l'ardeur que les artisans de l'œuvre témoignèrent dans cette séance.

La réunion récente laissera à tous ceux qui y vinrent une impression heureuse et reconfortante, et servira à stimuler et à guider l'énergie des collaborateurs du *Dictionnaire*. Il y a quelque temps, en lisant la traduction catalane, commentée, que Mgr Alcover a publiée de mon étude sur la philologie catalane, je songeais à l'entrain et à l'activité que met au cœur des hommes l'amour de la langue maternelle. Tout cela existe aussi bien chez nous qu'en Catalogne, et si nous n'avons pas eu de poète comme Verdaguer, nous avons, plus que d'autres, des érudits qui sauront rendre à nos patois le meilleur des cultes, en recueillant leurs richesses.

ALBERT COUNSON.

LETTRES WALLONNES

Qui ne se souvient parmi nous de l'ardente campagne menée, voici quatre ans bientôt, par le Comité de propagande pour l'érection à Liège d'un **Théâtre wallon officiel** ?

La question n'était certes pas neuve puisque nous la trouvons déjà au programme des revendications wallonnes de 1886, ainsi qu'en témoignent les tous premiers numéros du journal *Li Spirou*. Mais telle était la nature des obstacles à vaincre, que ni les polémiques les plus passionnées, ni les efforts les plus énergiques, ni le prestige acquis par notre théâtre populaire sous la vigoureuse impulsion du regretté Victor Raskin, n'eurent raison de l'indifférence du monde officiel. Il ne fallut rien moins, pour précipiter les événements, que l'expulsion brutale et inattendue de la troupe du Théâtre National Wallon du Casino Grétry.

Placée ainsi brusquement sur le terrain des faits, la question était désormais impossible à éluder. Elle entraînait dans une phase décisive.

Le monde wallon s'émut, cependant que nos courageux artistes,

relégués dans un local peu convenable, faisaient des prodiges d'abnégation et déployaient une activité certes digne d'un meilleur sort. Les fervents du vieil idiome, menacé dans son art si original et si pur, s'agitèrent; une campagne spontanée s'organisa qui devait porter ses fruits. Bientôt les principales Sociétés littéraires et dramatiques de la ville constituèrent le Comité de propagande dont nous parlons plus haut.

L'action de ce Comité fut prompte et opérante. Les requêtes, les pétitions, les rapports s'abattirent sur le bureau du Conseil communal qui fut, dès lors, forcé de prendre position. La suite est connue. Doutant malgré tout de la vitalité de l'œuvre et de la réalité du mouvement, nos édiles se réfugièrent dans une solution qui, pour n'être qu'une demi-mesure, n'en était pas moins pour nous, qui n'avions point de ces appréhensions puériles, un gage certain de la victoire finale. Un essai de trois ans fut décidé et la salle du *Casino Grétry* prise à bail pour cette période, que nous qualifierons d'expérimentale.

Et telle était l'outrance du scepticisme municipal, que l'Inconnu, qui venait de se voir octroyer si généreusement la vie, se vit aussi entouré de précautions d'une minutie atteignant parfois la nuisance, mais attestant, sans nul doute, la pureté des intentions officielles.

A cette heure décisive, où se jouait l'avenir de notre théâtre populaire, la troupe de l'ancien *Théâtre National Wallon* fut d'une belle vaillance.

Consciente de l'énorme responsabilité qu'elle assumait en sollicitant l'honneur de défendre à la rampe l'œuvre d'une littérature dramatique dont on contestait l'importance, n'ignorant pas qu'elle portait dans sa barque César et sa fortune, mais sûre d'elle-même et sentant aussi, il faut le dire, le terrain solide sous ses pas, elle s'offrit pour l'expérience que l'incrédulité jugeait indispensable.

On sait ce qu'il en advint.

Dès les premières soirées, le succès que nous avions prévu, s'imposa rapide, entier, indiscutable. Il n'a fait que s'affirmer depuis. Certes, pour nous, il n'apparaît que comme la consécration logique de la vitalité de l'œuvre wallonne, mais il constitue pour les sceptiques à la fois une révélation et une démonstration. Pour ceux-là qu'il s'agissait de convaincre, l'accueil chaleureux que la foule des amateurs de notre savoureux idiome, définitivement conquise, fait chaque soir aux beautés d'un répertoire sans cesse enrichi d'œuvres nouvelles, est l'irréfutable indice du droit de cité que nul ne peut plus contester au Théâtre Wallon.

Dès lors, une question s'impose : que va faire le Conseil communal maintenant que la preuve demandée est là, claire et tangible et que l'accord temporaire conclu avec les propriétaires du *Casino Grétry* touche à son terme ?

Va-t-il enfin, ne s'attardant plus aux bagatelles de la porte, accepter la seule solution logique et nécessaire du reste, celle de l'édification d'un théâtre convenable répondant à toutes les exigences de l'art dramatique moderne ?

Nous voulons l'espérer.

Il est certain, par exemple, que la plupart des tableaux du drame de M. Tilkin, *Li famille Tassin*, qui vient de remporter le succès que l'on sait, n'ont pu se développer dans toute leur ampleur. D'autres pièces sont dans ce cas et il est incontestable que cet état de choses paralyse les auteurs. Tout nouvel ajournement de la question serait hautement préjudiciable au développement de notre littérature dramatique; il est donc urgent que notre édilité prenne telle décision que comporte la situation en dotant la capitale wallonne d'un théâtre digne de l'art vivant et primesautier de son terroir.

Jean Roger.

La littérature wallonne à l'étranger. — Dans la *Gazette de Lausanne* du 15 juillet dernier, M. Léon Leclère, professeur à l'Université de Bruxelles, a publié un article sur la littérature wallonne. « Des indications sur les écrivains du terroir de la Belgique du sud-est sont, croit l'auteur, de nature à intéresser dans le pays roman, placé, lui aussi, à l'une des extrémités du domaine de la langue française, et qui se trouve, en somme, dans une position analogue à celle de notre Wallonie. »

L'article de M. Leclère résume l'étude de notre collaborateur, M. Oscar Grojean, parue ici même et que nos lecteurs se rappellent. A la fin de son analyse, M. Leclère émet sur les lettres wallonnes les considérations suivantes :

« Il ne faut rien exagérer : les écrivains populaires wallons seraient assurément les premiers à se récrier si des amis trop enthousiastes voulaient élever leurs mérites à ceux des poètes ou des dramatises français. Mais il n'en est pas moins vrai qu'à cette heure, en Belgique, à côté de nos littérateurs d'expression française et du mouvement littéraire flamand — né d'une violente réaction contre l'influence française, — existe une littérature wallonne, féconde, caractéristique, pleine du parfum de terroir, populaire à la fois par la langue, les inspirations et la personnalité de ses chefs de file.

» L'existence de la Belgique dépend du maintien de l'équilibre matériel et moral de deux peuples qui l'habitent. A ce titre, la littérature wallonne, manifestation de l'activité intellectuelle de la Belgique romane, acquiert une importance nationale; et il est à souhaiter qu'elle prenne un développement comparable à celui de la littérature de langue flamande. »

O. C.

ART MODERNE

A propos du peintre Coosemans. — Les salons du Cercle Artistique de Bruxelles, abrités par de vieux arbres, au centre de la ville, vis-à-vis les lourdes et officielles façades de la rue de la Loi, resplendissaient naguère de la gloire du peintre COOSEMANS, élève de Fourmois et de Boulenger, deux Wallons, et l'un des maîtres du paysage.

M. F. MALLIEUX, dans *la Meuse*, n° du matin 18 novembre, publie un

remarquable article où il décrit avec une captivante précision l'art de Coosemans. L'article se termine comme suit :

« Coosemans est presque une gloire wallonne : il fut élève de Boulenger; et, bien que, pour mieux faire comprendre sans doute à la grande masse des amateurs le mérite de Coosemans, l'aimable préfacier de son Catalogue dissimule à demi l'origine wallonne de son art, elle n'en est pas moins attestée par l'histoire et, oserai-je le dire, par le talent de J. Coosemans : le sentiment fondamental n'est pas flamand.

» Ce que traduit le peintre flamand, c'est une belle impression de couleur, qui a rempli son œil, dont il est avide et sur laquelle il aime à rester. Il peint la nature en repos et non pas sous cet aspect de mouvement, de changement, dans le devenir : le Flamand a le geste court et aime à rester assis en rêvant ; le Wallon s'agite plus volontiers et promène plus rapidement sa pensée agile. Le Flamand aime l'expression définitive et il a une certaine naïveté qui lui fait croire que cette expression est à notre portée. Il peint la nature sous des aspects plus stables, plus arrêtés. Le Wallon, qui a l'âme musicale et qui, par suite, comprend la beauté dans le mouvement, représentera la nature aux instants rapides où elle change d'aspect.

» Et ainsi, l'art que créa Boulenger était wallon en son sens le plus intime.

» Pourquoi ne pas l'avoir dit, surtout à Bruxelles ? Je déteste les querelles de races, qui n'apprennent qu'à faire méconnaître des qualités réciproques, mais le peintre wallon aurait droit à être plus encouragé. Je ne crois pas qu'en sa conférence récente, qui est pourtant un chef-d'œuvre, Camille Lemonnier ait dit cette chose bien simple, exprimée par un de nos amis au Congrès Wallon, que le plus grand sculpteur belge au XIX^e siècle était un Wallon, — Constantin Meunier, — que le plus grand graveur, Rops, était Wallon, et que le créateur du paysage moderne était un Tournaisien ! Il est vrai que... je citais tout à l'heure, parmi les maîtres de Coosemans, Théodore Fourmois : une autorité de notre ville le classait, cette semaine, dans l'école flamande ? Fourmois est né à Presles, en Hainaut...

» Pourquoi n'avons-nous pas un critique doué de lyrisme qui puisse découvrir aux nôtres les qualités dont ils doutent encore ? »

•••

Pour Constantin Meunier. — Au lendemain du décès de Constantin Meunier, naquit cette pensée qui convenait de rappeler aux générations de demain que c'était dans une modeste demeure d'Etterbeek que naquit, le 12 avril 1831, bien peu de jours après notre révolution, le sculpteur génial dont l'œuvre allait jeter sur l'art belge un lustre incomparable.

A peine l'idée lancée par notre ancien collaborateur M. Camille QUENNE, les adhésions affluèrent : tout ce qui touche aux lettres et aux arts voulut s'associer à cette pensée, et c'est ainsi qu'a eu lieu dernièrement la cérémonie d'inauguration de la plaque commémorative — œuvre du sculpteur

Samuel — qui vient d'être apposée sur la façade de l'immeuble portant le n° 172 de la chaussée d'Etterbeek.

La commune s'était associée officiellement à cette manifestation, et c'est dans la salle des délibérations de la Maison communale que le Collège échevinal du Conseil recevait le Comité que présidait M. Beernaert.

MM. Beernaert et Camille Lemonnier ont célébré, en termes éloquentes, le « génie absolu », le « glorificateur du travail humain », que fut Constantin Meunier. M. Cautaux, au nom de l'Administration communale, a prononcé à son tour quelques paroles excellentes.

Puis le cortège des nombreux admirateurs de Constantin Meunier s'est rendu chaussée d'Etterbeek et a défilé devant la plaque commémorative.

FOLKLORE

Les sources ont sauté !... — Sous ce titre, un journal bruxellois publiait dernièrement l'entrefflet suivant :

« En Ardenne, et notamment dans la région voisine de la Semois, on prétend qu'après une série de mauvais jours, comme ceux que nous avons eus depuis plusieurs semaines, le temps ne se remet au beau que lorsque les sources ont jailli brusquement. Nous ne savons à quel phénomène il faut attribuer cette coïncidence heureuse ; nous serions même très satisfait de le connaître, mais il est certain que depuis plus de vingt ans nous l'avons toujours vue se produire. Nous trouvant, ces jours-ci, près de Bouillon, nous rencontrons un vieil Ardennais très observateur :

» — Eh bien, père Body, quelles nouvelles ?

» — Les sources ont sauté, monsieur ; et alors il va faire beau, comme vous le savez !

» Cette fois encore, le vieux dicton semble avoir eu raison. Un petit brouillard s'élevait légèrement à l'horizon ; pas un souffle autour de nous. Dans les prairies, les eaux bouillonnaient et les sources, de toutes parts, jaillissaient en cascades murmurantes. Quand nous sommes rentrés chez nous, le baromètre avait monté. »

Cette tradition a aussi cours à Spa ou aux environs. *Les surs ont ou vont r'potché*, disent les cultivateurs ; lorsque, dans les puits à sec, ou dans les *gottâs*, où coule d'habitude l'eau, celle-ci réapparaît.

Il est naturel que les sources profondes reviennent au jour, dès que les couches supérieures du sol ont été sursaturées d'eau par des pluies continues et abondantes, parce qu'ainsi cette masse d'eau dont la terre est imprégnée assure la pression hydrostatique.

De l'apparition de ces *surs* ou eaux potables à conclure que le beau temps va renaître, il n'y a qu'un pas, car il ne peut toujours pleuvoir.

Après cela, peut-être y a-t-il corrélation entre la pression atmosphérique et le plus ou moins d'élévation des nappes d'eau souterraines. C'est ce qu'un homme versé dans les sciences physiques pourrait nous dire.

Albin Body.

La danse des sept sauts. — Dans le dernier n° de la *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde*, de Berlin, p. 282 à 311, M. Edouard HERMANN publie une étude approfondie sur cette danse. Il l'a retrouvée dans presque tous les pays allemands comme en Néerlande, dans la Belgique flamande et wallonne, en Danemark, en Suède, en Suisse et en France. Il signale les variantes dont nous avons parlé ci-dessus, t. III (1895) p. 147, et t. X (1902) p. 39, et publie l'air de la danse couvinoise, noté par M. Ballat. Déjà, la danse des sept sauts avait été étudiée par M. Fl. VAN DUYSE, dans son inestimable recueil *Het Oude Nederlansche Lied*, II, n° 364, p. 1304. M. Ed. H. décrit minutieusement la danse, parfois chantée, selon les différents pays ; il compare les noms qui lui sont donnés, les manières différentes de la danser, les airs parfois singulièrement semblables malgré la distance ; bref, il tire de cette étude des conclusions quelquefois assez vagues, ou assez différentes de celles jusqu'alors admises, pour que la question du sens à donner à la coutume paraisse n'être pas encore près de s'éclaircir.

O. C.

Vieilles chansons. — MM. J.-Th. Radoux, Albert Dupuis et Charles Radoux annoncent la publication des Crémignons, Noël et Refrains populaires qu'ils ont harmonisés pour les séances des *Vieilles Chansons* dont on se rappelle le succès au Palais des Fêtes de l'Exposition de Liège.

Les commentateurs, tout en conservant à ces vieux chants leur caractère original, les ont revêtus d'une parure propre à rendre plus tangible leur saveur tantôt spirituelle et gaie, tantôt simple et mélancolique. Plusieurs de ces chansons ont été écrites pour chœur mixte « a capella », d'autres pour soli et chœur, d'autres encore pour chœur avec accompagnement. Dans le but d'en permettre aussi des auditions plus intimes, les auteurs ajouteront, dans cette édition, une ligne additionnelle portant la mélodie, condensant en une partie de piano toute l'harmonisation chorale.

Le prix de souscription au recueil complet est fixé à 4 fr. L'ouvrage paraîtra aussi sous forme de fascicules (6 au moins) qui seront mis en vente au prix d'un franc le fascicule. Adresse : 29, boulevard Piercot, à Liège.

Tout en applaudissant vivement à ce projet, nous émettons le vœu que les textes populaires empruntés par les auteurs soient l'objet d'une critique attentive. Les vieilles chansons liégeoises, telles qu'elles ont été publiées dans le précieux recueil de Terry, présentent parfois des singularités que ne révèle point la tradition orale, ou des taches que celle-ci, plus activement consultée, eût permis d'éviter.

O. C.

NOTRE PAYS

Douze excursions en Ardenne et en Argonne. par P. COLLINET, H. DACREMONT, G. DELEAU, A. DONNAY et Ch. HOUIN. — (Publications de la Société d'études ardennaises, VII). — Sedan, Laroche, 1905 ; in-8°, 124 p.

Wallonia a eu le plaisir, on s'en souvient certainement, de publier à différentes reprises d'exquises notes de voyage dans le pays si pittoresque

d'Herbeumont : elles étaient dues à ce maître dessinateur et conteur humoristique qui a nom George DELAW — en réalité G. DELEAU.

Celui-ci appartient à un groupe de Français du Nord-Est, qui ont solidement ancré au cœur l'amour de leur terre « patriale », terre qui est un peu la nôtre, puisqu'elle s'intitule Ardenne. Ils aiment leur sol natal pour la richesse de son passé, et, pour faire revivre celui-ci, ils ont fondé la vaillante *Revue d'Ardenne et d'Argonne* ; ils le chérissent aussi pour ses mille beautés naturelles, pour le charme puissant qui se dégage de ses vallées, de ses plateaux, de ses forêts ; et alors, poussés par le désir de savourer toutes ces beautés, de connaître dans ses recoins les plus ignorés ce pays que tant de nos compatriotes, préférant la Suisse, dédaignent de visiter, ils partent par petits groupes, sac au dos, bâton ferré à la main, explorant surtout ce qui est en dehors des routes battues, notant de ci de là ce qui intéresse le géologue ou l'épigraphiste ou le folkloriste, ou l'archéologue ; puis, rentré au foyer, l'un ou l'autre relate, simplement et clairement ce que tous ont vu et observé.

Ces groupes de jeunes hommes cultivés et intelligents, les rives du Hoyoux, du Bocq, de la Molinee, les sites les plus sauvages de la Semoy, les longues routes ardues de l'Eifel, les bruyères de la Fagne chimacienne, les défilés de l'Argonne les ont vus passer allègrement, n'ayant pas assez de leurs yeux pour tout voir, de leurs journées pour tout scruter, faisant bravement l'étape, malgré tous les obstacles. Et ces longues courses par monts et par vaux, sous le soleil comme sous la pluie, nous valent de bien agréables récits, sans prétention scientifique, sans prétention littéraire, ce qui n'empêche, par exemple, que la relation faite par G. Deleau de ses allées et venues à travers son cher pays d'Herbeumont ne soit absolument délectable. On peut s'en douter par ce qu'on a pu lire ici-même naguère.

Ceux des lecteurs qui, — ne redoutant pas de passer pour des phénomènes ! — ont excursionné, eux aussi, *pedibus cum jambis* à travers nos superbes régions de l'Ardenne, de l'Eifel ou de l'Entre-Sambre-et-Meuse, revivront certainement, en lisant ces notes de voyage, des journées délicieuses, et éprouveront ce plaisir tout spécial de pouvoir comparer leurs propres impressions à celles que nos compatriotes... de France ont ressenties en passant aux mêmes endroits.

Pour les amateurs de courses pédestres, en général, les relations de MM. COLLINET, DELAW, HOUIN, etc., constitueront d'excellents guides. Et, à ce titre, il serait à souhaiter que chacun prit soin de rédiger de pareilles notes de voyage. Ce serait un bien agréable service à rendre à tous les amoureux de vraie et belle nature ; ce serait, probablement aussi, un moyen excellent de remettre un peu en honneur les voyages à pied, au détriment de ces courses folles en automobiles, en motocycles, et même en vulgaires bécanes. A mieux connaître nos admirables régions mosanes, ne viendrait-on pas à les en aimer d'autant plus ?

F. Magnette.

— Dans le *Petit Bleu* de Bruxelles (n° du 1^{er} octobre) M. Henry Maubel parle de **Mons, la petite capitale**, à propos du Congrès international pour l'Expansion économique, qui s'est tenu en cette ville, sur l'initiative du Roi.

« On s'est étonné, dit-il, du choix de Mons pour réaliser un tel projet. Ce choix est heureux. Il est bon qu'on fasse passer de temps en temps quelque objet de dimension par des portes qu'on a coutume de seulement entrouvrir; cela force les gardiens de ces portes à les ouvrir tout à fait. On s'aperçoit qu'elles étaient moins petites qu'on ne pensait. C'est sans doute ce que s'est dit le Belge à qui je faisais allusion [le Roi] et le raisonnement ne dément pas la méthode par laquelle il s'efforce d'obtenir de ses compatriotes tout ce qu'ils peuvent donner.

» Mons n'est pas une ville banale. Elle a une figure. Elle a une âme aussi et un cerveau. Dans le combat du « Doudou », dans sa chanson carillonnée, on peut ne voir qu'un jeu puéril. Ce jeu, cependant, et cette chanson sonnent la droiture, la joie et la vaillance. Je dirais l'héroïsme, si les paroles de l'air montois n'étaient si narquoises. Le génie montois est serré. Il craint l'enflure.

» Par sa structure, par l'esprit d'une partie de sa population, la petite ville garde quelque chose de féodal et d'aristocratique. Elle s'étage, elle se hausse. Elle domine une région. De grandes demeures, de beaux jardins et, dans la campagne d'alentour, des châteaux, des parcs boisés lui font un air de seigneurie. Elle est ancienne. Des traditions, des trésors archéologiques ornent sa vie. Cette vie est saine et raisonnable avec un grain de prudence. Heureuse de ce qui l'éclaire, elle s'intéresse plus qu'elle ne s'émue. Toujours disposée à l'accueil, elle se prête; elle ne se donne pas. Elle se réserve, comme afin de mieux choisir et doser les réalités qui la composent. Elle est intimiste à la manière wallonne, c'est-à-dire sans la moindre mysticité. Dans le décor d'un conservatisme qui n'est qu'une manière de respect, une forme de l'attachement à la terre, aux mœurs, aux souvenirs représentés dans les choses, on respire ici une atmosphère légère et libérale. Pas de fièvre, pas de hâte, pas d'effort apparent, pas de bruit qui décèle l'intense activité du pays noir. A la lisière, on voit des plants soignés d'horticulteurs et d'admirables fleurs. Des voies commerçantes sinueuses, capricieuses, coupées de ruelles étroites, montent vers la Place et en redescendent. Elles touchent à Sainte-Waudru, à l'hôtel de ville, au Beffroi. La mélodie vieillotte des cloches rythme leur cours. Leurs mouvements brusques, leurs détours inattendus animent un paysage urbain sans crudité ni froideur. A mesure qu'on s'en éloigne, des rues plus larges, aux façades lisses, semblent tristes. La vie paraît s'endormir. C'est qu'elle se tourne en dedans. A l'envers des rues, elle est gaie et s'emploie aisément. La bonhomie affable du Montois enveloppe un esprit optimiste, une humeur picarde, analytique et fine qui sourit d'être heureuse comme elle de ce qu'elle a. Peu sensible aux images, aux figurations synthétiques, elle leur préfère les idées, ce qu'on peut comprendre, formuler, saisir. Rien ne la prend d'un coup, ni tout entière; elle réfléchit, elle examine. Sans craindre, elle se méfie un peu, et sans perdre entièrement la foi en elle-même, elle doute quelquefois

d'elle-même... et des autres, par hygiène morale. Elle porte en elle ce vieux bon sens français, liseré de malice, dont les fleurs de vérité sont des fleurs d'automne. Fleurs exquises!... Leur parfum discret enlève de la chaleur à l'âme de ceux qui l'aspirent. Il lui apporte en échange beaucoup de sagesse.

» Tout Mons n'est pas dans la vieille ville. Ce que j'ai dit s'applique à son noyau, à son cœur qui ne sort pas de chez elle. Si ce cœur a, malgré le temps, des battements fermes et mesurés, c'est que les énergies d'une terre étendue, riche, active et peuplée, l'alimentent.

» Pour comprendre ce qu'est cette cité et ce qu'elle sera de plus en plus dans l'avenir, il n'est pas nécessaire de monter à la « tour du château », il suffit de descendre à la promenade ombreuse et tapissée d'herbe haute qui suit le cercle de ses anciens remparts. Du côté du levant, la colline que le bois d'Havré couronne masque la plaine minière du « Centre ». Mais au couchant, dans l'arc tendu d'un horizon immense, le Borinage s'étale avec ses coronas, ses terris, ses cheminées. Mons est aux confins de ces deux bassins houillers, où le soleil se lève, où le soleil se couche. Sur la butte escarpée que battent les flots d'une double marée humaine, son beffroi se dresse ainsi qu'un phare. Et vous pensez bien que ce n'est pas d'hier qu'elle filtre, à travers son intelligence patiente et souriante, l'âpre souffle des foules en travail d'évolution qui l'entourent. Sa vie, nécessairement, va s'accroître; elle connaît sa mission et la poursuit sûrement. Depuis longtemps, elle s'occupe à édifier son œuvre d'enseignement industriel, commercial et social. Nœud solide des organes d'une région caractéristique et puissante, elle mérite bien ce titre de *Petite Capitale* que lui donnait son nouveau bourgmestre, M. Jean Lescarts, dans un discours au Roi. »

o o o

La Meuse en 1600. — La *Revue tournaisienne* a publié récemment une notice de M. Léo Verriest sur le chanoine Jérôme de Winghe, qui vécut de 1557 à 1637, et dota Tournai, sa ville natale, d'un riche fond de bibliothèque.

Parmi les pièces citées au cours de l'article, nous relevons ce curieux « Sonnet sur la rivière de Meuse » :

Qui est ce gentil fleuve à l'onde cristalline,
Qui a ses bords borde de maint et maint rocher,
Semblant par leurs cimetz les cieus mesmes braver
Et font que maint chasteau sur les nues domine ?

Où le saulmon, la truite et le barbillon mine,
Pour fraier, le gravier, et où l'on voit nager
Dix mille autres poissons qu'on voit féconds peupler
De bourgeois escaillez cest' eau argentine.

En la noire forest n'y a tant d'arbrisseaux
Qu'on y peult voir flotter de barques et batteurs.
On conteroit ses bourgs et ces cités puissantes.

Ha ha ! je le cognois à son Liège opulent :
C'est toy, Meuze, qui vas le tien cours serpentant
Jusques dedans les eaux de l'Océan bruyantes.

GENS DE CHEZ NOUS.

L'inauguration du monument **Zénobe Gramme** à Liège, que nous relatons plus loin, a donné occasion aux journaux de parler de la vie extraordinaire de ce grand homme. Certains reporters et correspondants se sont contentés de puiser, en nous citant (ou sans nous citer), dans *Wallonia* qui, on s'en souvient, a publié la première biographie détaillée de Gramme. D'autres ont reproduit, en les ornant d'une vaine littérature, les vieilles légendes du pauvre menuisier illettré, trouvant par hasard le secret de sa miraculeuse machine, et se laissant naïvement exploiter par des capitalistes éhontés !

Le seul journal belge, à notre connaissance, qui ait apporté du neuf sur la vie de Gramme est *L'Express*, de Liège (n° du 7 octobre). Le passage de Gramme à Hannut, qui était littéralement ignoré de tous ceux qui s'intéressaient au grand homme, et que *Wallonia* a fait connaître, paraissant à bon droit, à notre confrère, l'une des périodes les plus intéressantes de l'existence de Gramme, c'est à Hannut qu'il est allé se documenter.

En 1835, dit-il, le père Gramme fut appelé par ses fonctions à Hannut et vint y résider avec sa famille. Zénobe Gramme était alors un galopin de neuf ans. Il en avait vingt-trois quand les siens quittèrent le joli bourg hesbignonn pour transporter leur domicile en la cité liégeoise. Il passa donc à Hannut quatorze années de sa jeunesse, celles durant lesquelles l'homme, le caractère se façonnent, l'avenir s'esquisse, celles qui le plus souvent sont décisives dans la formation d'un individu.

Quoiqu'il n'y paraisse guère, elles le furent aussi pour la destinée de Gramme.

L'inventeur de la dynamo était né pour être peintre ou sculpteur⁽¹⁾. L'absence du milieu et de l'éducation artistiques, le manque d'encouragement dévoyèrent son esprit, et sa puissance créatrice, restée sans guide, fut canalisée vers une autre destination. Faut-il nous en plaindre ou nous en louer ?

Gramme était, avant tout, un artiste ; il en avait l'âme ensoleillée, le cœur chaud, les emballements généreux, l'esprit fantaisiste, la verve, les réveils folâtres après les longues rêveries, et jusqu'à ce privilège d'être adoré des femmes.

A l'exemple de Giotto qui, de la pointe de son couteau esquissait dans la pierre tendre le paysage qu'il avait sous les yeux, Zénobe Gramme, tout petit, crayonnait partout des figures, des portraits, des bonshommes, où l'on retrouvait de la ligne, de la ressemblance ; mais il n'eut pas, comme le père florentin, la bonne fortune d'être remarqué et protégé par un grand seigneur.

Trois souvenirs dominent la figure de Zénobe Gramme dans l'esprit de ses vieux amis de Hannut. Ils se souviennent surtout de son esprit réfléchi, de ses dessins verveux et frondeurs, de ses succès auprès des jolies filles de son temps, et aussi des farces énormes qu'il joua à ses contemporains.

... C'est une histoire bien intéressante que celle de ce Club de jeunes gens, créé vers 1846 et qui ne fut, dans le principe, qu'un Cercle de

(1) [C'est ce que remarque aussi, d'après les dires de Gramme lui-même, M. H. FONTAINE, au cours d'un article sur son œuvre, cité dans une brochure que nous avons récemment fait paraître. — O. C.]

jeunesse, une Société de bons farceurs réunis, pour mystifier leurs concitoyens⁽¹⁾.

L'esprit inventif de Gramme était mis souvent à contribution, on le concoit, par le « Club » dont il était un membre zélé. Il ne se faisait pas faute, d'ailleurs, de jouer de bons tours pour son compte personnel, témoin ce triple rendez-vous qu'il donna à trois jeunes filles séduites par ses qualités de joli homme, son parler enjôleur, et auxquelles il avait promis de les conduire à la foire de Montenaeken.

Le Club, s'il faisait de fréquentes fois appel à son esprit, réclamait aussi l'aide de son crayon habile. Malheur à quiconque possédait une manie, un défaut ! La craie frondeuse de Gramme s'exerçait aux dépens de tous les travers, surtout quand il s'agissait de turlupiner l'autorité. Une vaste porte charretière, sise bien en vue, dans la rue la plus fréquentée de la commune, servait de fond ordinaire aux esquisses satiriques de Gramme.

Le Club ne servit pas d'asile uniquement aux farces wallonnes. Quand vint 1848, l'esprit révolutionnaire qui bouleversa l'Europe passa sur la plaine hesbignonne ; le Club de Hannut le recueillit. Ces cœurs jeunes, enthousiastes, s'enflammèrent au contact des théories humanitaires et captivantes de l'époque. Les jeunes Hannutois entretenirent même une correspondance suivie avec les hommes politiques parisiens, Louis Blanc, entre autres.

Ils tentèrent de propager leurs idées et, certain dimanche, ils s'en furent « prêcher » — comme on disait alors — en un village voisin, à Crehen. Mais Crehen n'était pas mûr pour la bonne parole républicaine. Les orateurs étaient à peine installés dans la salle de cabaret choisie pour y tenir leur assemblée, qu'une foule grondante de paysans, armés de faux, de fourches et de fusils, s'amassa devant la maison. Les républicains durent déguerpir par les fenêtres et filer vers Hannut, à travers les jardins et les champs, suivis des clameurs furieuses de la populace.

Ce fut la mort du Club. Le parquet de Huy intervint, admonesta les jeunes gens et la Société fut dissoute ; ainsi finit la révolution de 1848 à Hannut. Cela n'empêcha point Gramme de rester fidèle aux idées libérales.

Mais ces agissements n'étaient pas faits pour plaire à la famille Gramme, qui occupait dans l'endroit une situation en vue : son père étant fonctionnaire et ses sœurs, institutrices, dirigeant un pensionnat pour jeunes filles. L'histoire naturelle, selon Musset, nous apprend que les merles blancs récoltent leurs premiers brocards dans l'écuelle familiale. Gramme ne fait pas exception à la règle et son père le considérait un peu comme une cervelle à l'envers. Qui alors, au surplus, aurait cru à son étoile ? On lui pardonnait beaucoup, cependant, à la faveur de son caractère bon enfant et de son amabilité.

Mais l'aventure de 1848 avait sans doute fait déborder le vase et c'est ici que, selon toute vraisemblance, se place l'incontestable séjour que fit à Huy l'électricien. Les Hannutois n'en ont pas le souvenir, mais certains vieux Hutois se rappellent formellement l'avoir connu en leur ville.

Un oncle de Gramme y avait épousé une demoiselle Férir, dont les frères tenaient, rue Sous-le-Château, un important atelier de menuiserie. Gramme n'y resta pas longtemps et n'y fut guère apprécié. Les rudes peineurs d'alors prisaient peu le savoir, et ce rêveur qui, dans ses moments de loisir, lisait et dessinait, ne leur inspirait que du mépris. En cachette, sa tante M^{me} Gramme, lui donnait l'argent qu'il consacrait à l'achat des livres, et c'est au contact de ce milieu industriel hutois que, probablement, l'esprit de Gramme s'orienta vers les recherches physiques et mécaniques.

Un fait semble le démontrer : c'est l'attachement qu'il manifesta pour la petite ville mosane où il n'avait fait, en somme, que passer.

(1) [Sur ce Club, dit des Républicains, voy. ci-dessus t. XI, 1903, p. 264 et suiv.]